



HAL
open science

“ **Lumière sur les Lumières** ” ou “ **contre-Lumières** ” ?
Relire Kritik und Krise de Reinhart Koselleck en
contexte(s)

Bruno Quélenec

► **To cite this version:**

Bruno Quélenec. “ Lumière sur les Lumières ” ou “ contre-Lumières ” ? Relire Kritik und Krise de Reinhart Koselleck en contexte(s). *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2020, Commémorer les sciences de l'Homme, 36, pp.177-197. 10.4000/rhsh.4809 . hal-04156506

HAL Id: hal-04156506

<https://hal.science/hal-04156506v1>

Submitted on 10 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Lumière sur les Lumières » ou « contre-Lumières » ?

Relire *Kritik und Krise* de Reinhart Koselleck en contexte(s)¹

Publié dans *Revue d'Histoire des Sciences Humaines (RHSH)*, Vol. 36, 2020, p. 177-197.

Bruno Quélenec

Introduction

Issu d'une thèse de doctorat en histoire soutenue à l'Université de Heidelberg en 1954, *Kritik und Krise. Eine Studie zur Pathogenese der bürgerlichen Welt* (« Critique et crise. Une étude sur la pathogenèse du monde bourgeois »), premier ouvrage de Reinhart Koselleck (1923-2006)², devient vite un classique des études sur les Lumières. Mais l'intérêt durable qu'a pu nourrir ce livre n'a pas que des raisons historiographiques ; il est aussi lié aux controverses politiques auxquelles il a donné lieu dès sa publication.

En 1960, Jürgen Habermas (né en 1929) écrit ainsi un compte rendu très critique de *Kritik und Krise*, qu'il recense avec *Geschichtsphilosophie und Weltbürgerkrieg* (Philosophie de l'Histoire et guerre civile mondiale) d'Hanno Kesting (Kesting, 1959). Accusant les deux livres d'être animés par un esprit digne des « contre-Lumières » (*Gegenaufklärung*), le philosophe de l'École de Francfort finit par les renvoyer à ce qu'il considère être leur source théorique commune : la pensée politique de Carl Schmitt (Habermas, 1960, 477)³. Cette affirmation repose non seulement sur une lecture attentive des ouvrages, mais aussi sur l'identification d'un nouveau réseau d'intellectuels conservateurs bâti autour de ce juriste anciennement engagé dans le nazisme : C. Schmitt (1888-1985) entretient alors en effet des relations étroites avec certains (anciens) étudiants de l'Université de Heidelberg tels que R. Koselleck⁴, H. Kesting (1925-1975) ou Nicolaus Sombart (1923-2008)⁵, relations facilitées au départ par le fait que son fidèle ami et disciple Ernst Forsthoff (1902-1974) enseignait dans cet établissement⁶. Lorsque J. Habermas dénonce en 1960 l'esprit des « contre-

1 Je remercie Émeline Foument, Wolf Feuerhahn, Olivier Orain et tous les relecteurs anonymes de cet article pour leurs remarques bienveillantes. Une version bien plus courte de ce texte a été publiée en 2020 dans le numéro 33 de la revue *Lumières*.

2 L'ouvrage est publié en 1959 mais il sera fait ici référence à l'édition Suhrkamp de 1973 : Koselleck, 1973.

3 Précisons que J. Habermas est à l'époque loin d'être le seul à remarquer la force de l'influence de C. Schmitt sur *Kritik und Krise* (voir Shilling, 1960 ; Kuhn, 1961 ; Von Krockow, 1965, 119-120). Dans la version remaniée de cette recension publiée en 1973, il retirera cette référence à C. Schmitt, jugeant probablement qu'elle n'était plus valable dans le cas de R. Koselleck. Sur les rapports Schmitt-Koselleck en général, voir Missfelder, 2006 ; Pankakoski, 2010 ; Mehring, 2011 ; Olsen, 2012 ; Huhnholz, 2019.

4 Le jeune Koselleck s'engage volontairement dans la *Wehrmacht* en 1941 et part, à l'âge de 18 ans, sur le front de l'Est. Blessé au pied lors de la marche vers Stalingrad, il sera en 1942 transféré en France et en Allemagne. En 1945, il est fait prisonnier par l'Armée rouge et participe quelques semaines au démontage des installations IG-Farben à Auschwitz, où, selon son témoignage rétrospectif, il aurait pris conscience de la réalité de la Shoah. Après environ 18 mois de captivité dans un camp de travail au Kazakhstan, R. Koselleck rentre en Allemagne, passe par un processus de « ré-éducation » politique et s'inscrit ensuite à l'Université de Heidelberg en 1947. C'est là qu'il étudiera et rédigera sa thèse, sous la direction de l'historien Johannes Kühn (1887-1973). Voir pour les détails bibliographiques Olsen, 2012, 10sq. Voir aussi les nombreux articles et interviews autobiographiques qui reviennent sur ses années de formation : Dutt / Koselleck, 2012 ; Koselleck, 1995 ; Koselleck, 2003 ; Koselleck, 2005.

5 On peut ajouter à cette liste le juriste Roman Schnur (1927-1996) qui rencontre C. Schmitt et N. Sombart au début des années 1950 et se joint rapidement au groupe de Heidelberg, bien qu'il n'ait pas étudié dans cette université.

6 R. Koselleck a suivi les cours de droit constitutionnel de E. Forsthoff, qui fut aussi un de ses examinateurs lors des épreuves orales du doctorat. Du fait de son engagement nazi, E. Forsthoff est tout d'abord démis de ses fonctions par les autorités états-uniennes avant de réintégrer en 1951 la faculté de droit à Heidelberg, où il enseignera en tant que Professeur jusqu'à 1967. A partir de 1957, il organise avec des étudiants un séminaire annuel à Ebrach auquel participera une grande partie de l'intelligentsia conservatrice allemande de l'après-guerre. Ce n'est cependant pas

Lumières » informant *Kritik und Krise*, il vise donc par là non seulement l'anti-libéralisme de C. Schmitt mais aussi, à travers lui, les continuités intellectuelles réactionnaires liant le passé nazi et la nouvelle République Fédérale allemande. Faut-il donner raison au philosophe et considérer R. Koselleck comme un *Gegenaufklärer* ou voir plutôt dans l'ouvrage une critique « éclairée » des Lumières ? C'est la question épineuse qui travaille encore aujourd'hui la recherche et qui va m'occuper également dans cet article.

Y répondre suppose cependant de se confronter à un ensemble de problèmes d'ordre conceptuel et méthodologique : Comment distinguer clairement une démarche qui fait la « lumière sur les Lumières » en cherchant à les sauver d'une attaque frontale qui tente de les détruire ? Si R. Koselleck critique bien l'« utopisme » des philosophes du XVIII^e siècle, n'est-ce pas pour plaider la cause des « Lumières modérées » et réformistes face à celle des « Lumières radicales » et révolutionnaires⁷ ? Et que signifie au juste le couple Lumières / contre-Lumières *après 1945* ?

Je propose d'apporter des éléments de réponse à ces questions en historicisant les concepts utilisés et renonce ainsi à donner des critères fixes permettant de distinguer nettement entre Lumières et contre-Lumières. Les Lumières seront ici appréhendées moins comme un « concept d'époque » (lié aux XVII^e et XVIII^e siècles) ou comme un « concept méta-historique » (définissant un ensemble de postures intellectuelles qu'on pourrait retrouver de l'antiquité à nos jours)⁸ que comme une notion relationnelle marquant une position discursive spécifique, située dans le temps et l'espace (Jung, 2012). De même, je refuse l'hypothèse selon laquelle Lumières et contre-Lumières formeraient deux « blocs » intellectuels homogènes en lutte depuis les XVII^e et XVIII^e siècles⁹. Au contraire, je postule que les contenus sémantiques de ce couple conceptuel antonyme évoluent selon les contextes intellectuels et politiques dans lesquels ils sont pris. Au lieu de les figer, il faut plutôt à mon sens étudier les usages concrets qui en sont faits, c'est-à-dire les stratégies discursives des acteurs eux-mêmes, en montrant à chaque fois contre quels adversaires précis et dans quels buts ils sont mobilisés¹⁰.

Tracer une ligne de démarcation entre ceux qui appartiennent au camp des Lumières et ceux qui défendent les contre-Lumières a depuis le XVIII^e siècle une dimension éminemment polémique (Jung, 2012). Ceci s'observe d'autant plus dans le contexte de l'Allemagne de l'Ouest d'après 1945 : la controverse sur les Lumières fait alors partie intégrante des luttes hégémoniques autour de la définition de l'identité politique de la République Fédérale. Dans les années 1950, ces conflits intellectuels lient ensemble plusieurs éléments relevant *a priori* de domaines distincts : la question de l'héritage des Lumières, le rapport à la démocratie libérale, au passé nazi et à la guerre froide. Et c'est l'articulation entre ces différentes thématiques et positions qui fait l'objet de controverses politiques. Le but de cet article est de poser la question de l'appartenance du jeune Koselleck à la tradition des Lumières ou des contre-Lumières dans *ce* contexte¹¹. Comme bon nombre de chercheurs, je considère que *Kritik und Krise* est non seulement *marqué* par le passé nazi et par le

par l'intermédiaire de E. Forsthoff que R. Koselleck rencontre C. Schmitt, mais grâce à N. Sombart, fils du sociologue Werner Sombart. Ce réseau intellectuel « schmittien » a déjà fait l'objet de quelques études importantes : Van Laak, 1993 ; Müller, 2007, 150sq. ; Pankakoski, 2018 ; Voir aussi Sombart, 2000, 250sq.

7 Sur la distinction entre Lumières « modérées » et « radicales », voir Israel, 2001. Pour une critique du grand récit construit par J. Israel, voir Lilti, 2009.

8 Ces différentes conceptions de l'*Aufklärung* ont été travaillées par R. Koselleck lui-même dans un texte plus tardif. Voir Koselleck, 2005.

9 Je ne reprends donc pas ici à mon compte les catégories de Ze'ev Sternhell (Sternhell, 2010).

10 Prenons deux exemples : dans son fameux texte sur les « contre-Lumières » qui traite de Vico, Hamman, Herder et De Maistre, Isaiah Berlin fait de ces auteurs les sources intellectuelles du totalitarisme du XX^e siècle (Berlin, 1973). Dans un ouvrage massif sur les « anti-lumières », Z. Sternhell a d'autres cibles en vue : parmi les représentants contemporains de ce courant, il vise en effet autant le « néo-conservatisme » américain et les intellectuels « postmodernes » qu'Isaiah Berlin lui-même (Sternhell, 2010, 669sq.).

11 Dans l'après-guerre, ce débat politique Lumières / contre-Lumières traverse plusieurs disciplines. C'est pourquoi j'opte ici pour une approche transversale et ne me limite pas à l'analyse des prises de position des historiens allemands, la corporation officielle du jeune R. Koselleck.

présent de la guerre froide¹², mais qu'il constitue aussi une *prise de position* au sein des luttes intellectuelles de son temps. Je chercherai donc à élucider de quel type d'intervention politique ce premier ouvrage de R. Koselleck porte l'expression. La thèse de cet article est la suivante : contrairement à ce que l'historien allemand laisse entendre dans ses textes et interviews des années 1990 et 2000, il n'est *pas*, dans les années 1950, un représentant du *Cold War Liberalism*, des Lumières « modérées » ou de l'anti-totalitarisme¹³. La contextualisation de son interprétation des Lumières montre en effet qu'il n'était à l'époque pas encore vraiment « converti » à la démocratie libérale et qu'il *oscillait* plutôt entre différentes positions conservatrices typiques de l'après-guerre, largement opposées à l'héritage des Lumières.

Après un rappel des étapes essentielles de l'argument de *Kritik und Krise* (I), j'appuierai cette thèse par la comparaison de la vision des Lumières de R. Koselleck avec celle des conservateurs « traditionnels » (II), des intellectuels (anciens et nouveaux) de la « révolution conservatrice » (III) et des « conservateurs libéraux » allemands (IV).

***Kritik und Krise*, une reconstruction**

Kritik und Krise fait démarrer l'histoire des Lumières au XVII^e siècle et défend la thèse suivante : l'absolutisme aurait créé – sans le vouloir – les conditions de possibilité du développement de l'*Aufklärung* et produit, ce faisant, les germes de sa propre destruction (Koselleck, 1973, 3, 11). Ce processus « dialectique » est décrit en trois étapes.

Le premier chapitre suit largement la reconstruction schmittienne de la naissance de l'État moderne, qui s'appuie elle-même sur la philosophie politique de Thomas Hobbes. Dans le *Léviathan* (1651), ce dernier avait théorisé l'absolutisme comme *la* réponse politique nécessaire face aux guerres de religion qui secouaient l'Europe depuis le XVI^e siècle. C'est en affirmant le primat du politique sur le religieux et en transformant les différentes tendances théologiques en de simples opinions privées que l'État absolutiste, nous dit le Hobbes de Koselleck, peut contenir la « guerre civile » toujours latente. Première instance de sécularisation, le *Léviathan* transforme la distinction *morale* et *théologique* entre « bien » et « mal » en une alternative *politique* entre « paix » et « guerre civile » (20). La guerre en tant que telle, dans ce contexte, n'est nullement abolie ; elle est simplement interdite à l'« intérieur » pour mieux être faite à l'« extérieur », dans le cadre du *Jus Publicum Europaeum* (34, 171-172, note 100). Les opinions religieuses et morales hétérodoxes peuvent quant à elles exister, mais à la seule condition qu'elles ne circulent pas librement et qu'elles n'entrent pas en conflit avec les lois établies par le souverain.

Hobbes – tout comme Ernel de Vattel (1717-1764), théoricien du « droit des gens » rejetant le concept théologique de « guerre juste » (33sq.)¹⁴ – a toutes les faveurs de R. Koselleck dans cette reconstruction : les « Lumières » du philosophe anglais¹⁵, qui fondent l'absolutisme, sont ainsi soigneusement distinguées de celles de ses successeurs « progressistes » et « utopistes » dans quelques notes de bas de pages (166-168, notes 72-75). Cela n'empêche pas l'historien de montrer comment la résolution du problème théologico-politique par l'État moderne hobbesien porte en elle-même les germes de son auto-destruction. Pour R. Koselleck, qui suit ici aussi C. Schmitt, cette

12 C'est ce que R. Koselleck affirme d'ailleurs lui-même dans la préface à l'édition anglaise de *Kritik und Krise*, où il écrit qu'il cherchait à trouver dans l'utopisme des Lumières les « préconditions historiques » du nazisme et de la guerre froide. Voir Koselleck, 1988, 1. Dans l'édition allemande, il n'insiste en revanche que sur la guerre froide. Koselleck, 1973, 1.

13 Dans ses interviews des années 1990 et 2000, R. Koselleck tente ainsi de mettre en avant la proximité de *Kritik und Krise* avec les théories politiques « anti-totalitaires » d'Hannah Arendt ou de Jacob Talmon. Voir par exemple : Dutt / Koselleck, 2013, 33. Selon S. Huhnholz, la référence tardive de R. Koselleck à H. Arendt aurait surtout eu une valeur stratégique, dans la mesure où elle permettait de parer au reproche de « schmittianisme » : Huhnholz, 2019, 142.

14 Ici aussi, l'argument de R. Koselleck est très proche de celui de C. Schmitt. Voir Schmitt, 1950, 160sq., 164sq.

15 A ma connaissance, c'est C. Schmitt (et non R. Koselleck, qui semble hésiter sur ce point) qui parle des « Lumières » hobbesiennes dans son compte rendu court, mais élogieux, de *Kritik und Krise* (Schmitt, 1959, 302).

résolution est en effet fondée sur une *division* entre « intérieur » et « extérieur », « conviction » et « action », sphère privée et sphère étatique, morale et politique (22sq.), division à la fois nécessaire et problématique en ce qu'elle ouvre une brèche dans laquelle les penseurs des Lumières s'engouffreront rapidement (26)¹⁶. Oublieux de la légitimité historique du Léviathan, ces derniers critiqueront systématiquement la raison d'État à partir de principes moraux et délégitimeront le réalisme politique au nom de l'utopisme et de l'universalisme (30). Le récit de *Kritik und Krise*, très marqué par la critique schmittienne du libéralisme, est bien en place dès le premier chapitre. Ceux qui suivent se consacrent à l'entreprise proprement dite de « destruction » ou d'« absorption » de l'État par les Lumières. Plus on s'éloigne du XVII^e siècle, plus le ton se fait polémique.

Dans le second chapitre, R. Koselleck s'intéresse surtout aux relais de l'*Aufklärung* et se penche notamment sur le Club de l'Entresol, les *Illuminati* bavarois et la République des Lettres. La critique de ses différents mouvements est ici tout à fait explicite. Derrière la constitution de l'espace public bourgeois par extension de la sphère privée, bientôt célébrée par J. Habermas dans *L'Espace public* (1962), l'historien voit à l'œuvre des groupuscules incapables de penser les conséquences politiques de leurs actes, qui mènent pourtant à la Révolution : pour R. Koselleck, les loges maçonniques auraient d'une certaine manière ourdi un complot contre l'État sans le savoir (68). Le chapitre se termine sur une critique extrêmement virulente des encyclopédistes et de la République des Lettres. R. Koselleck y dépeint des intellectuels à la fois « hypocrites » et illuminés, victimes de leur propres mystifications (98sq.).

Dans le troisième chapitre, l'auteur essaye de montrer en quoi les Lumières s'appuient sur une philosophie de l'Histoire progressiste et « dualiste », forme sécularisée de l'eschatologie chrétienne¹⁷ qu'il analyse notamment à travers les écrits de Turgot, Rousseau¹⁸, Diderot et Raynal. Selon R. Koselleck, l'Histoire est conçue par ces *Aufklärer* comme un processus unifié ayant une direction et un terme connaissables, ce qui marquerait le point de départ de tous les phantasmes « planificateurs » (108sq.)¹⁹. Cette nouvelle vision transfigurerait l'état de guerre civile permanent en un processus révolutionnaire (156)²⁰, masquerait par-là la réalité du chaos et légitimerait ainsi les guerres « illimitées » de ceux qui se revendiquent de l'humanité éclairée.

Je ne peux ici revenir sur les critiques – nombreuses – dont l'ouvrage a fait l'objet au niveau purement historiographique²¹. La question des mérites ou des défauts du livre sur ce plan n'est en effet pas celle qui m'occupe directement ici²². Ce qui m'intéresse, c'est plutôt le *point de vue*

16 Voir Schmitt, 1938, 116sq. Sur ce point, voir aussi Missfelder, 2006, 318sq.

17 On renvoie le plus souvent cette thèse du troisième chapitre à l'influence directe de Karl Löwith, qui fut le deuxième examinateur de la thèse de R. Koselleck. Rappelons au passage que ce dernier traduira (avec H. Kesting) une partie de *Meaning in History* en allemand (Van Laak, 1993, 272), sans doute encouragé à cela par C. Schmitt, qui avait fait un compte rendu laudateur de l'ouvrage en 1950 (Schmitt, 1950a).

18 La critique de Rousseau, que R. Koselleck considère comme l'inspirateur direct du jacobinisme (et, par là, du « totalitarisme »), est particulièrement violente (Koselleck, 1973, 137-138). Voir aussi le compte rendu très positif de la traduction allemande de l'ouvrage de Jacob Talmon sur les « origines de la démocratie totalitaire », qui s'attaque aussi au philosophe de Genève (Koselleck, 1963).

19 On a ici les prémices de la réflexion de R. Koselleck sur la transformation moderne des histoires « au pluriel » en une *Histoire* en progrès conçue comme « collectif singulier ». Voir notamment Koselleck, 1967.

20 Voir aussi sur ce point la contribution plus tardive de R. Koselleck : Koselleck, 1969.

21 A vrai dire, l'appartenance même de R. Koselleck à la discipline historique pose question pour cet ouvrage, tant celui-ci se situe à la croisée de plusieurs sous-disciplines (histoire des idées, sociologie de la connaissance, philosophie). Ce ne sera que dans le courant des années 1950 et 1960, sous la houlette de Werner Conze (1910-1990), que R. Koselleck se « convertira » définitivement au métier d'historien. Son rattachement disciplinaire n'est d'ailleurs pas tout à fait clarifié jusque dans le milieu des années 1950, car il envisage après sa thèse de travailler en tant que sociologue au très conservateur Institut de recherche en science sociale de Dortmund (Olsen, 2012, 116).

22 Les critiques les plus courantes sont bien synthétisées dans un article de Hans-Erich Bödecker, qui montre en quoi la reconstruction de R. Koselleck est par trop unilatérale : Premièrement, *Kritik und Krise* oublierait l'histoire « réelle » de l'absolutisme pour la remplacer par sa mise en forme philosophique chez Hobbes. En cela, R. Koselleck serait encore trop redevable d'une tradition idéaliste de la *Geistesgeschichte* qu'il critique par ailleurs. Deuxièmement, tous les mouvements éclairés des XVII^e et XVIII^e siècles ne naîtraient pas dans un contexte absolutiste : *quid* de la Hollande, de la Suisse, des États-Unis ? Troisièmement, la plupart des *Aufklärer* ne seraient

politique à partir duquel la critique des Lumières est articulée dans *Kritik und Krise*. Cette question est discutée de manière controversée dans la recherche. J. Habermas, Michael Schwartz ou Christian Graf von Krockow pensent par exemple que R. Koselleck adopte la perspective de l'anti-libéralisme et du néo-hobbesisme schmittien²³. N. Olsen s'oppose quant à lui à cette analyse et met en avant le traitement non-intégralement négatif de la philosophie de Locke dans le deuxième chapitre (Koselleck, 1973, 41sq.), mais aussi une certaine distance critique de R. Koselleck vis-à-vis du régime absolutiste, pour conclure à un cadrage politique *non-schmittien* (Olsen, 2012, 54-56). Aucune des deux options interprétatives ne semblent tout à fait satisfaisantes. D'un côté, les quelques passages de *Kritik und Krise* évoqués par N. Olsen ne constituent pas des arguments assez forts pour faire du livre un texte favorable aux « Lumières modérées » ou au libéralisme politique (les moments qui pointent dans un sens contraire sont trop nombreux pour cela). De l'autre, force est de constater que R. Koselleck ne prend pas parti explicitement pour les « contre-Lumières » dans l'ouvrage. Les figures typiques que sont Louis de Bonald, Joseph de Maistre ou Donoso Cortés, auxquelles H. Kesting (Kesting, 1954) ou C. Schmitt vouent une grande admiration (Schmitt, 1950b), sont en effet absentes de la reconstruction²⁴. Pour y voir plus clair et tenter de saisir de manière plus précise le cadre normatif informant le récit de *Kritik und Krise*, je propose de faire un pas de côté et de comparer l'argument de l'ouvrage avec d'autres traitements conservateurs de l'*Aufklärung* dans la RFA de l'après-guerre.

***Kritik und Krise* et le conservatisme « traditionnel » de l'après-guerre**

L'atmosphère idéologique de la RFA des années 1950 a souvent été qualifiée de « restauratrice »²⁵, caractérisation qui renvoie non seulement au conservatisme d'Adenauer, mais aussi au rapide changement de politique opéré par les grandes puissances occidentales avec l'entrée dans la guerre froide. Après une dénazification timide et quelques programmes rapidement avortés de « ré-éducation », les vainqueurs du « monde libre » (en particulier les États-Unis) optent en effet pour un rattachement de l'Allemagne de l'Ouest au bloc libéral et encouragent son réarmement dans le cadre de l'OTAN. Sur le plan de la politique intérieure, ce tournant se traduit par les lois d'amnistie pour les criminels de guerre de 1949 et le vote en 1951 de l'article 131 de la Loi Fondamentale, qui permet à une grande partie des anciens fonctionnaires compromis dans le nazisme de retrouver un poste dans la fonction publique²⁶. L'université allemande, où l'on observe une grande continuité dans le personnel enseignant, ne déroge pas à cette tendance²⁷. Ceci est particulièrement marqué chez les historiens, la corporation officielle de R. Koselleck, dont les figures tutélaires de l'après-guerre, Friedrich Meinecke (1862-1954)²⁸ et Gerhard Ritter (1888-1967)²⁹, vont en outre peu faire pour encourager un renouvellement de la discipline. Ainsi, malgré l'abandon du ton nationaliste et

pas des « radicaux », mais des « modérés » et des « réformistes ». Quatrièmement, R. Koselleck négligerait la dimension éminemment réflexive de la pensée des Lumières, qui s'interrogerait constamment sur les conséquences politiques de la critique, refuserait tout dogmatisme et se préoccuperait, contrairement à ce que suggère l'historien, d'assigner des limites à la raison : on pense ici bien sûr à Kant. Cinquièmement, *Kritik und Krise* exagérerait largement l'importance de la philosophie de l'Histoire progressiste pour les Lumières ; elle serait en effet beaucoup plus centrale au XIX^e qu'aux XVII^e et XVIII^e siècles (Bödecker, 2013). Voir aussi la critique de *Kritik und Krise* développée par Alexandre Escudier dans sa conférence du 21 mars 2019 tenue à l'ENS : « « Un 'premier' Koselleck ? Théorie politique et histoire des idées dans *Kritik und Krise* ».

23 Voir Habermas, 1960, 475 ; Schwartz, 1993, 51 et 53sq. ; Von Krockow, 1965, 127sq. Bruno Godefroy voit quant à lui germer dans *Kritik und Krise* une « théorie conservatrice » dans laquelle la « crise permanente » n'est pas proclamée ou annoncée pour *renverser* l'ordre établi (comme chez les révolutionnaires), mais bien au contraire pour *renforcer l'État* (Godefroy, 2016).

24 Mais cette discrétion est peut-être en partie liée à des enjeux de carrière, des prises de position trop clairement « schmittiennes » pouvant se révéler être un obstacle pour grimper les échelons de la hiérarchie universitaire dans l'après-guerre.

25 La formule est de Walter Dirks (1901-1991), intellectuel catholique de gauche allemand.

26 Voir sur ce point Moses, 2007, 110-111 et Dworok, 2015, 194sq.

27 Pour une étude du processus à peine entamé de dénazification de l'Université de Heidelberg, voir Remy, 2003.

l'arrêt des attaques violentes contre l'État de droit et la démocratie libérale, une grande partie de la caste historique, dans l'ensemble très conservatrice, va reprendre après 1950 le cours de ses recherches abandonnées lors des « années zéro », sans inflexions majeures.

Comment ces historiens situent-ils le nazisme dans l'histoire allemande et européenne³⁰ ? La plupart rejettent la théorie de la « déviance » (*Irrweg* ou *Sonderweg*) du développement national allemand, qui a toutes les faveurs des Alliés et des historiens progressistes, tels que l'émigré Hans Rosenberg (1904-1988)³¹. Les historiens conservateurs, qu'ils soient catholiques ou protestants, pensent en effet que c'est la modernité européenne et/ou l'*Aufklärung*, et non l'Allemagne et ses traditions nationales, qui doivent être déclarées « responsables » pour la catastrophe nazie (Solchany, 1998, 209-210). Pour appuyer cette tentative de disculpation, ils s'inspirent largement de la *Zivilisationskritik* de la République de Weimar : le nazisme est considéré, au même titre que le bolchevisme (et, autrefois, le libéralisme), comme un produit néfaste de la modernité, c'est-à-dire de la sécularisation, de l'industrialisation, de la démocratisation et de la « massification » (*Vermassung*) de la société³². On retrouve également dans ces discours conservateurs une critique fondamentale des Lumières et de la Révolution française, cette dernière étant réduite au seul moment de la terreur jacobine, conçue comme première forme de « totalitarisme »³³.

Faire des Lumières du XVIII^e siècle les responsables de la crise de la modernité culminant dans le nazisme n'est donc pas un geste propre à *Kritik und Krise*, loin de là. Ce qui distingue la reconstruction de R. Koselleck, c'est l'horizon à partir duquel ce diagnostic est formulé : la plupart des historiens conservateurs cherchent en effet à sauver un pan de la tradition nationale allemande et à identifier le moment à partir duquel celle-ci aurait été pervertie. Pour G. Ritter, par exemple, l'héritage prussien, de Frédéric II à Bismarck, doit être absolument préservé. Le militarisme allemand n'est selon lui *pas* directement issu de la culture prussienne, mais un produit dérivé de la Révolution Française (Ritter, 1948). Chez d'autres historiens, ce sont les valeurs chrétiennes, dans leur version catholique ou protestante, auxquelles il faudrait faire retour et revaloriser, contre les Lumières³⁴.

Force est de constater qu'on ne trouve pas de prise de position équivalente dans *Kritik und Krise* : aucune trace de nostalgie ne s'y laisse entrevoir, ni pour la Prusse, ni pour un ordre médiéval chrétien idéalisé, ni pour la Réforme, ni, bien sûr, pour le nazisme. Seul Hobbes tire son épingle du jeu dans ce récit³⁵. Le philosophe anglais étant une figure centrale pour les jeunes Schmittiens de

28 Dernier grand représentant de l'historisme, nationaliste prussien et figure repoussoir – sur le plan de la méthode en histoire des idées – pour R. Koselleck, F. Meinecke a assez vite pris ses distances avec le régime nazi, sans pour autant arrêter de publier entre 1933 et 1945. Il devient recteur de la nouvelle Université Libre de Berlin en 1948.

29 G. Ritter, membre du cercle de Fribourg rassemblé autour de Carl Goerdeler, est lié à la résistance conservatrice qui culmina dans l'attentat contre Hitler du 20 juillet 1944. C'est à ce titre qu'il sera arrêté par la Gestapo en 1944 et qu'il obtiendra le droit de prendre la direction de la guilde des historiens après-guerre. N'oublions pas cependant qu'il a longtemps soutenu le régime nazi, au moins jusqu'en 1940. Voir Cornelissen, 2001.

30 Sur les rapports des historiens allemands au nazisme, avant et après 1945, voir Schöttler, 1997 ; Oexle / Schulze, 1999 ; Berg / Blaschke / Sabrow / Thiel / Krijn, 2018.

31 Pour une passionnante exploration des débats historiographiques sur le *Sonderweg* en Allemagne fédérale, voir la thèse récente de Benjamin Pinhas, : Pinhas, 2018.

32 Ce type de discours circule entre les disciplines et n'est pas propre à la caste historique, comme en témoignent les analyses de Solchany, 1998.

33 Voir par exemple Ritter, 1948, 46. Sur ce point, voir Solchany, 1998, 288sq.

34 Chez les historiens comme dans d'autres cercles, cette volonté de retour ne prend d'ailleurs pas toujours des formes démocratiques : « Durant les années cinquante, les réflexions de certains milieux conservateurs témoignent de la survivance d'un état d'esprit antidémocratique, y compris dans les milieux proches du pouvoir. C'est ainsi que l'*Abendländische Akademie*, groupe de réflexion dont l'objet est le renouveau de l'Occident chrétien, rassemble, outre de nombreux membres du clergé et de la noblesse, des personnalités éminentes de l'État fédéral [...]. L'idéal de la société chrétienne défendue dans les ouvrages et manifestes de l'association, publiés par la maison d'édition de la très catholique et conservatrice *Neues Abendland*, se rapproche plus de l'Espagne ou de l'Autriche de Dollfuss que de l'Allemagne d'Adenauer. La hantise de la sécularisation, le souci de limiter les effets du parlementarisme et l'aspiration à un exécutif fort sont les idées forces qui structurent les discussions [...] » (Solchany, 1998, 301).

l'après-guerre³⁶, il est instructif de comparer la vision des Lumières de *Kritik und Krise* à la leur. On s'attardera ici principalement sur le cas de ces Schmittiens attachés à la révolution conservatrice.

***Kritik und Krise* et les révolutionnaires conservateurs**

Le cercle d'étudiants de Heidelberg rassemblés autour de C. Schmitt n'est pas homogène sur le plan politique : comme le souligne Timo Pankakoski, seul H. Kesting semble épouser pleinement la ligne idéologique du maître³⁷ et revendiquer l'héritage de la révolution conservatrice³⁸ ainsi que de la *Gegenaufklärung* (Kesting, 1959, 188-189). C'est donc surtout à l'aune de ses textes, et non de ceux des autres jeunes Schmittiens, que j'examine *Kritik und Krise* ici. Cette comparaison est légitime à plusieurs titres. En effet, les contacts de R. Koselleck avec les tenants (anciens et nouveaux) de la révolution conservatrice sont forts dans les années 1950 et s'étendent au-delà de cette période. L'historien publie ainsi un article dans un ouvrage d'hommage à C. Schmitt en 1968³⁹, participe aux séminaires d'Ebrach organisés par E. Forsthoff, fait partie dans les années 1970 du comité éditorial de la revue de ce dernier⁴⁰, publie dans les années 1960 des comptes rendus pour *Das historisch-politische Buch*⁴¹, et écrit en 1977 un article pour un recueil de la *Carl-*

35 Pour s'en convaincre, on peut se reporter à un article de 1957 dans lequel R. Koselleck compare la philosophie politique du républicain James Harrington à celle de Hobbes. L'opus magnum du premier (*Oceana*) y est présenté comme l'« élixir politique de la révolution puritaine, consommé, avec la médiation de Locke et de Montesquieu, par les pères de l'indépendance américaine et après eux par Marx, qui enclencha 'l'expropriation des expropriateurs' » (Koselleck, 1957, 290). Pour le jeune historien, Harrington est un « utopiste » puritain qui aurait fourni à l'Angleterre une justification de son hégémonie mondiale, notamment sur les mers (292) ; sa philosophie politique est contrastée avec celle de Hobbes, un réaliste théorisant le lien entre « protection » et « obéissance » (293). Inutile de préciser que la préférence de R. Koselleck va vers le second.

36 Wolfgang Kersting contraste ainsi au XX^e siècle une interprétation « blanche » (libérale) de Hobbes qui irait de Locke et Kant jusqu'à John Rawls et Robert Nozick, et une interprétation « brune » (autoritaire), représentée par les « Schmittiens » R. Koselleck et Bernard Willms (Kersting, 1992, 187sq.). Herfried Münkler évoque quant à lui H. Schelsky, R. Schnur et B. Willms, mais pas R. Koselleck (Münkler, 2014, 142).

37 Afin de complexifier le débat sur le « schmittianisme » du groupe de Heidelberg, T. Pankakoski a proposé dans un article récent d'utiliser le concept de « schmittianisme intellectuel » pour désigner un « langage » commun à R. Koselleck, R. Schnur, N. Sombart et H. Kesting : « Rather than applying to problematic politics, the term refers descriptively to an intellectual inclination or mentality. One can thus be an 'intellectual Schmittian' without sharing Schmitt's political views (although the opposite is scarcely possible, because Schmitt's ideological implications only arise in and through his categories). 'Intellectual Schmittianism' is thus neither a pejorative nor a reductive characterization; it in fact provides more degrees of freedom than the vague either-or of 'Schmittianism' invoked with unclear political connotations » (Pankakoski, 2018, 610).

38 Voir Mohler, 1950. Armin Mohler (1920-2003) situe les penseurs de la révolution conservatrice allemande de l'entre-deux-guerres (les plus célèbres intellectuels de cette constellation hétéroclite sont Oswald Spengler, Carl Schmitt, Martin Heidegger, Ernst Jünger, Helmut Schelsky, Hans Freyer, Hans Zehrer, Edgar Julius Jung, Othmar Spann, Arthur Moeller van den Bruck, Ernst Niekisch) entre les conservateurs et les nazis. Il tente par là de construire une *opposition stricte* entre révolution conservatrice et nazisme afin de « sauver » la première, alors même que les révolutionnaires conservateurs dont il fait le portrait se sont largement compromis lors du troisième *Reich*, du moins à ses débuts. Malgré cet usage apologétique de la notion, celle-ci reste intéressante dans la mesure où elle permet de saisir le caractère paradoxal d'une mouvance réactionnaire à la pointe de la modernité. Voir la discussion du concept chez Breuer, 1993 et Merlio, 2003. Ceux que je désigne comme les « nouveaux » tenants de la révolution conservatrice sont les intellectuels qui défendent cet héritage dans l'après-guerre, comme A. Mohler ou H. Kesting.

39 La contribution de R. Koselleck à cet ouvrage est le premier chapitre de *Futur passé* : voir Koselleck, 1968. Sollicité pour contribuer à ce même livre (Barion / Böckenförde / Forsthoff / Weber, 1968), Raymond Aron déclina. Voir sa lettre du 17 avril 1967 à Julien Freund : « Tout de même, j'ai vécu la période des années trente et je ne puis pas oublier le rôle que Carl Schmitt a joué, volontairement ou involontairement, consciemment ou inconsciemment. Mon admiration pour sa personne est grande et j'ai entretenu avec lui des relations intermittentes depuis la guerre, mais la collaboration à un volume de ce genre est un hommage à une personnalité, hommage que je ne puis pas malgré tout lui rendre. » Lettre citée par Tommissen, 2001, 119-120.

40 Il s'agit de la revue *Die Verwaltung*. Olsen, 2012, 134-135 et 162, note 106.

41 *Das Historisch-politische Buch* est l'organe de la Ranke-Gesellschaft, fondée en 1950. Beaucoup de nationaux-conservateurs anciennement engagés dans le nazisme s'y sont réfugiés. Voir sur ce point Olsen, 2009, 98, note 239.

Friedrich-Siemens-Stiftung, dirigée à l'époque par le révolutionnaire conservateur A. Mohler, ancien secrétaire d'Ernst Jünger (1895-1998)⁴². R. Koselleck n'a donc pas cherché à prendre clairement ses distances avec les cercles intellectuels associés à la *Gegenaufklärung* dans les années 1950-1970. Ceci ne dit cependant rien de la position effective de l'auteur dans *Kritik und Krise*. Pour cela, il nous faut revenir aux textes.

On trouve dans *Kritik und Krise* un théorème schmittien qui sert de marqueur pour les tenants de la révolution conservatrice dans l'après-guerre : celui de la « guerre civile mondiale » (*Weltbürgerkrieg*). De quoi s'agit-il ? Citons un passage éclairant d'un texte écrit par C. Schmitt en 1943, dans lequel le syntagme apparaît :

« Mais la suppression de toute mesure et de toute limite qui caractérise l'interventionnisme américain a un sens non seulement global mais aussi total. Elle agit aussi bien sur les affaires intérieures que sur les rapports sociaux, économiques et culturels et traverse en leur cœur les peuples et les États. Puisque le gouvernement des États-Unis a le pouvoir de discriminer les autres gouvernements, il a bien sûr aussi le droit de dresser les peuples contre leur propre gouvernement et de transformer la guerre entre États en guerre civile. La guerre mondiale discriminatoire de style américain se transforme ainsi en guerre civile mondiale de caractère total et global. C'est la clé de cette union à première vue invraisemblable entre le capitalisme occidental et le bolchevisme oriental. L'un comme l'autre font de la guerre un phénomène global et total et transforment la guerre interétatique du droit international européen en guerre civile mondiale. » (Schmitt, 1943, 48)

C. Schmitt utilise ici le concept comme une arme visant les deux ennemis auxquels est confrontée l'Allemagne après 1941 : les Russes et les Américains. Comme nombre de révolutionnaires conservateurs avant, pendant et après la guerre, il considère l'opposition entre libéralisme et communisme comme une pure façade. Les deux idéologies viseraient en effet le même objectif : celui d'accomplir l'idéal « humanitaire » d'un monde pacifié, utopie qui justifierait paradoxalement les interventions militaires des deux puissances. Selon lui, cette concurrence précipiterait le globe entier dans une succession de crises, menant à des guerres de plus en plus « totales ». Sous la plume de C. Schmitt, l'Allemagne nazie apparaît ainsi comme la véritable garante de la guerre « limitée », « non-discriminante »⁴³ ! Dénoncer la « guerre civile mondiale » favorisée par la politique extérieure des États-Unis et de l'URSS en 1943, c'est en effet mettre en scène l'État nazi comme la seule puissance capable d'instituer un *nomos* européen stable⁴⁴. Après 1945, cet argument est repris à des fins apologétiques, à condition bien sûr d'être un peu transformé : certains révolutionnaires conservateurs présenteront ainsi les fascismes européens comme des réactions nécessaires, mais incontrôlées, au désordre mondial engendré par les idéologies progressistes que sont le libéralisme et le communisme. On retrouve ce type de discours notamment chez H. Kesting (Kesting, 1959, XVIII, 232-233 et 303)⁴⁵, E. Jünger (Jünger, 1953) et, plus tard, Ernst Nolte (Nolte, 1987). Faut-il conclure de cette courte analyse que C. Schmitt et ses successeurs disent explicitement ce que R. Koselleck ne fait que suggérer ? *Kritik und Krise* est-il un texte dont les vides ou les silences peuvent être remplis grâce aux textes de son ami H. Kesting ? Le diagnostic sur la guerre froide

42 Voir sur ce point Peter Kratz, 1991. L'article publié dans le recueil de la *Carl-Friedrich-Siemens-Stiftung* se trouve également dans *Futur passé* : Reinhart Koselleck, 1977.

43 Voir sur ce point la critique de Monod, 2006, 140sq.

44 Avant l'enlèvement de Stalingrad, C. Schmitt croit encore que l'Allemagne nazie est en mesure d'imposer un nouveau « nomos de la terre ». La perspective d'une défaite le contraint à changer progressivement de conception, sans pour autant transformer massivement les termes de son analyse. Voir sur ce point Kervégan, 2011, 232.

45 « On constate que la force de scission (*Aufspaltungskraft*) de la conscience missionnaire et progressiste des Américains est à peine moins puissante que celle des bolcheviques, si différents puissent-ils être par ailleurs. Les deux transforment la guerre en une croisade et en une guerre civile, les bolcheviques consciemment, les Américains inconsciemment. Les deux en appellent au peuple contre le gouvernement, car les deux représentent le parti de 'l'humain' contre celui de 'l'inhumain'. L'histoire de la guerre civile européenne nous l'enseignent : en procédant ainsi, ils suppriment la distinction entre ami et ennemi et empoisonnent le conflit. A l'Ouest comme à l'Est, on s'accapare, prolonge et met en pratique politiquement la philosophie de l'Histoire. Ainsi s'élargit la guerre civile européenne, devenant guerre civile mondiale [...]. » (Kesting, 1959, 232-233, ma traduction).

développé dans l'introduction semble pointer dans cette direction. R. Koselleck y présente en effet le communisme russe et le libéralisme américain comme partageant une même origine dans la pensée des Lumières et dans une philosophie de l'Histoire progressiste. La guerre froide mettrait aux prises deux universalismes jumeaux, en concurrence l'un avec l'autre, et dont la prétention conjointe à la domination pèserait comme une menace de destruction (nucléaire) sur le globe. L'historien allemand ne considère donc pas que la défaite des fascismes européens lors de la Deuxième Guerre Mondiale ait marqué un arrêt à la « crise permanente » se répandant sur l'ensemble de la planète depuis la Révolution française. Fidèle au théorème schmittien⁴⁶, il pense en effet que les idéologies des deux « blocs », libérale et communiste, font partie intégrante du *problème*, et non de la solution. Si cette interprétation est exacte, le récit de *Kritik und Krise* ne peut donc pas être considéré comme une illustration de la théorie libérale du « totalitarisme ». En effet, dans sa forme classique, celle-ci oppose de manière stricte les régimes libéraux aux régimes totalitaires, qu'ils soient soviétiques ou fascistes (Brzezinski / Friedrich, 1956). En posant une sorte d'équivalence entre URSS et États-Unis, l'historien allemand semble donc se rapprocher non pas des discours anti-totalitaires typiques du *Cold War liberalism*, mais plutôt de son ami révolutionnaire conservateur H. Kesting. L'analyse de certains comptes rendus publiés dans les années 1950, notamment celui que R. Koselleck consacre à l'historien anglais Herbert Butterfield (Koselleck, 1955), semble renforcer encore cette interprétation⁴⁷.

46 A ma connaissance, Le syntagme « guerre civile mondiale » n'est pas mobilisé dans *Kritik und Krise*, mais R. Koselleck use de formulations équivalentes au tout début de l'ouvrage : « La crise actuelle du monde, déterminée par la tension entre les deux Grands, les États-Unis d'Amérique et l'URSS, résulte de l'histoire européenne. Celle-ci s'est dilatée en histoire universelle en faisant entrer le monde entier dans un état de crise permanente. » Koselleck, 1973, 1. C'est C. Schmitt qui introduit explicitement le lien avec le théorème de la « guerre civile mondiale » dans son compte rendu de 1959 (qu'il écrit avec l'accord de R. Koselleck ; voir sur ce point Mehring, 2011, 140, note 15). J.-F. Missfelder a montré de manière convaincante à quel point ce concept jouait un rôle décisif dans *Kritik und Krise*. Voir Missfelder, 2006 et Missfelder, 2013. Voir aussi la lettre de R. Koselleck à C. Schmitt du 21 janvier 1953 (Koselleck / Schmitt, 2019, 12). La rédaction de cet article ayant été effectuée avant la publication de la correspondance entre Schmitt et Koselleck (décembre 2019), il n'a pas été possible de prendre celle-ci pleinement en considération dans l'analyse.

47 H. Butterfield (1900-1979) est un historien conservateur protestant qui n'a pas caché ses sympathies pour le nazisme jusqu'à l'entrée en guerre. Grand critique, après 1945, de la politique de « ré-éducation » des Alliés et, plus généralement, du libéralisme anglo-saxon, il est un partenaire privilégié des historiens conservateurs allemands dans l'après-guerre. G. Ritter, notamment, verra en lui son « double » (voir Steber, 2007). Dans son compte rendu de *Christianity, Diplomacy and War* (1953), R. Koselleck salue la conception réaliste du politique développée dans l'ouvrage, qui met la question de la « limitation » de la guerre (et non de son élimination) au cœur de la réflexion (Koselleck, 1955, 592). Il y reconnaît les traces d'une « ontologie historique » proche de celle de C. Schmitt, auteur qu'il évoque d'ailleurs deux fois positivement dans la recension (594-595). Mais c'est surtout la façon dont R. Koselleck relie le passé nazi et le présent de la guerre froide qui est intéressant ici. Le compte rendu commence par un diagnostic de la situation qui sonne comme une reprise du théorème de la « guerre civile mondiale » : « La chute abrupte des aspirants au statut de puissance mondiale, l'Allemagne et le Japon, avec les capitulations sans conditions de 1945, a produit des conséquences politiques qui dépassent largement le simple déplacement (*Verschiebung*) des rapports de force. L'unité du monde divisé en deux représente un phénomène qualitativement nouveau dans notre histoire. F. D. Roosevelt avait prédit dans son dernier discours le nouvel ordre mondial, dans lequel il n'y aurait ni de début, ni de fin à la guerre. Il est étonnant de voir à quel point le président américain a gardé raison [...]. La 'guerre froide' est une autre expression pour le fait que la différence entre guerre et paix, comme celle entre guerre et guerre civile, s'est évaporée. La même prétention idéologique, qui a d'abord mené au 'unconditional surrender' de l'Allemagne et du Japon, pèse aujourd'hui comme une menace sur l'ensemble du globe, menace brandie par chaque moitié du monde qui se sent en mesure de punir l'autre, c'est-à-dire de l'annihiler par voie de frappes nucléaires, au nom d'une justice plus juste » (591). Résumons : l'idéologie qui aurait conduit les Alliés à vouloir la « capitulation sans conditions » de l'Allemagne continuerait à s'exercer en 1955 dans le contexte de la guerre froide et constituerait une menace permanente. De quelle idéologie s'agit-il ? De celle de la « guerre juste », qui transformerait les guerres « limitées » du *Jus Publicum Europaeum* en guerres d'annihilation, dans lesquelles l'« ennemi » légitime serait transformé en « criminel » (592). On constate ici que R. Koselleck ne s'écarte aucunement des diagnostics de C. Schmitt ou de H. Kesting et reprend largement leurs stratégies discursives apologétiques. La question de la « culpabilité » de l'Allemagne nazie est ainsi d'abord neutralisée (dans la mesure où il n'y aurait pas de « guerre juste » ou « injuste »), pour ensuite être *transformée* : la vraie faute

Mais le *silence* de l'historien allemand est également significatif. Le fait qu'il n'ait pas pris publiquement les mêmes positions politiques que H. Kesting ou A. Mohler indique une forme de distance. Contrairement à ces deux Schmittiens, il n'a ainsi jamais chanté les louanges du fascisme, du phalangisme, de la dictature de Salazar ou du gaullisme compris en un sens autoritaire (Mohler, 1963)⁴⁸. Il est par conséquent difficile de le situer purement et simplement dans la même catégorie.

***Kritik und Krise* et le « libéralisme conservateur » de l'après-guerre**

Une dernière comparaison s'impose donc. On s'intéressera dans cette dernière partie aux prises de position d'un intellectuel typiquement « libéral-conservateur », le philosophe issu de l'École de Münster Hermann Lübbe (né en 1926)⁴⁹. R. Koselleck et lui ont de nombreux points communs⁵⁰. Tous deux sont issus de la « génération sceptique »⁵¹ de 1945 et appartiennent à ce groupe des « allemands allemands » (*german Germans*) dont Dirk Moses fait le portrait dans une monographie qui examine le rapport des intellectuels de cette génération au passé nazi (Moses, 2007)⁵². Au-delà de cette sensibilité commune, beaucoup d'autres parallèles biographiques peuvent être faits entre H. Lübbe et R. Koselleck. Tous deux ont beaucoup appris de C. Schmitt⁵³, participent aux séminaires d'Ebrach organisés par E. Forsthoff (Van Laak, 1993, 206), et, plus tard, à ceux du groupe *Poetik und Hermeneutik*. Ils publient par ailleurs dans la revue *Der Staat* (278, note 104). Enfin, on trouve chez H. Lübbe et R. Koselleck une critique semblable de la philosophie de l'Histoire progressiste et un grand scepticisme vis-à-vis des universalismes politiques et moraux, bref un même « affect anti-utopique » (Hacke, 2006, 45sq.).

Ces nombreux points communs ne font que mieux ressortir la différence entre leurs prises de position respectives à la fin des années 1950. Il suffit de consulter deux courts textes de H. Lübbe publiés en 1959 et 1961 pour le constater. Ces deux compte rendus s'attaquent d'une certaine

historique et politique menant à la catastrophe nazie incomberait en réalité aux Alliés. R. Koselleck se réjouit ainsi du fait que H. Butterfield critique le « passé anglo-saxon » et l'attitude des puissances occidentales face à l'Allemagne au XX^e siècle : « Si l'Allemagne n'avait pas été estampillée [par les Alliés, nda.] comme unique criminelle de l'histoire lors de la Première Guerre Mondiale, on peut sérieusement se demander si elle en serait venue à perpétrer les crimes effectivement commis lors de la Deuxième Guerre Mondiale. La fixation, chez Hitler, d'un complexe d'infériorité et de culpabilité de guerre ne doit pas être sous-estimée si on veut comprendre l'évolution du mouvement national-socialiste » (593). R. Koselleck exprime ici, dix ans après la fin de la guerre, un certain ressentiment à l'encontre du Traité de Versailles et fait même du nazisme un résultat indirect de la politique internationale des grandes puissances, projetant en partie vers l'extérieur la responsabilité pour les crimes allemands.

48 Pour H. Kesting, voir Sombart 2000, 263 ; pour A. Mohler, voir Kratz, 1991 et Weiß, 2017, 39sq.

49 Sur H. Lübbe et la fondation « libérale-conservatrice » de la RFA, voir Hacke 2006.

50 Ils sont d'ailleurs souvent associés dans la littérature secondaire. Voir Hacke, 2006, 48sq et Missfelder, 2006, 336.

51 Le terme vient d'un best-seller de Helmut Schlesky publié en 1957 et consacré à la jeunesse allemande née entre 1920 et 1933. Sur ce livre, voir Kersting, 2002.

52 Contrairement aux « allemands non-allemands » (*non-german Germans*), les « allemands allemands » ne considèrent pas selon D. Moses que toutes les traditions doivent être interrogées radicalement à l'aune de la catastrophe nazie. L'auteur trace la ligne de démarcation entre les deux groupes d'intellectuels en fonction de leur acceptation ou rejet de la thèse du *Sonderweg*. Il choisit J. Habermas comme archétype de l'intellectuel allemand « non-allemand » (Moses, 2007, 106sq.) et le politiste Wilhelm Hennis (1923-2012) pour les « Allemands allemands » (74sq) : « La réaction au passé nazi et à ses crimes [...] obéissait à une logique d'airain. Dans la mesure où on attribuait les causes du nazisme à des caractéristiques particulières à l'Allemagne, on était forcé de reconfigurer son identité propre dans des termes non-allemands et d'effectuer une rupture radicale avec les traditions héritées. Par contraste, dans la mesure où on considérait, comme Hennis, Koselleck, et d'autres, que les causes étaient autant modernes et européennes qu'allemandes, il était possible de distinguer les Allemands des nazis, et ainsi de mieux s'accommoder des continuités personnelles au sein du nouveau régime » (109, ma traduction). D. Moses contraste aussi fortement le rapport au passé nazi et à la Shoah de J. Habermas, d'un côté, de R. Koselleck de l'autre, en fondant son analyse sur les textes et interviews autobiographiques des deux intellectuels : Moses, 2007, 108-109.

53 Voir Van Laak, 1993, 276sq. H. Lübbe considérait en effet qu'il avait développé une lecture « libérale » de C. Schmitt (277).

manière aux deux franges du conservatisme que nous avons reconstruit jusqu'ici : le premier affronte les tenants de la révolution conservatrice, dans une recension critique d'un livre de H. Freyer (Freyer, 1955) ; le second est un règlement de compte avec ce que l'on peut identifier comme le conservatisme « traditionnel » du catholique Josef O. Zöller, auteur qui publie régulièrement dans *Die politische Meinung*, la revue de la CDU (Lübbe, 1959 ; Lübbe, 1961).

Alors que R. Koselleck avait applaudi en 1949, dans un compte rendu non publié de *Die Weltgeschichte Europas* (1948), la philosophie de l'histoire non-progressiste de H. Freyer⁵⁴, H. Lübbe attaque dans la recension sa « théorie des systèmes secondaires », qui articule une pensée conservatrice de l'aliénation. Créées avec l'industrialisation, les « systèmes secondaires » (pensons par exemple au système économique capitaliste ou à la bureaucratie étatique) sont en effet ces structures sociales réifiées qui fonctionnent selon une logique absolument autonome, déliée des besoins et intérêts de la « communauté », et finissent par devenir une pure contrainte extérieure à laquelle les individus doivent s'adapter (Lübbe, 1959, 132)⁵⁵. Le sociologue essaie certes, affirme H. Lübbe, de donner toutes les allures de l'objectivité à son diagnostic, mais il n'y parvient pas. Derrière la reconstruction soi-disant neutre des processus de rationalisation, de technicisation et d'industrialisation du monde percerait en effet le malaise profond de l'auteur vis-à-vis de ces dynamiques. H. Freyer ne se contenterait pas de « constater » un état de fait : il prendrait position et ferait œuvre d'agitateur contre la modernité (133). A partir de quelle perspective ? Celle d'une *Kulturkritik* conservatrice porteuse d'une « théorie du déclin », nous dit H. Lübbe (134-135). Il ne s'agirait ici aucunement de faire la lumière sur les Lumières, comme dans la *Kulturkritik* d'un Rousseau ou d'un Fichte (135). Non, la théorie de H. Freyer serait bien plutôt héritière des contre-Lumières, ce que H. Lübbe souligne en rappelant le passé révolutionnaire conservateur du sociologue, auteur d'une très remarquée *Revolution von Rechts* (« la révolution de droite ») en 1931. A la différence de l'humeur enthousiaste qu'il pouvait encore avoir sous la République de Weimar et lors d'une partie de la période nazie, H. Freyer prendrait désormais un ton « résigné » et ne nourrirait plus de contre-projet révolutionnaire⁵⁶. Sa critique de la philosophie de l'Histoire, comprise comme eschatologie chrétienne sécularisée, viserait seulement à contester l'idéologie du progrès et de la technique qui accompagne (et masque) selon lui l'adaptation toujours plus grande des individus aux « systèmes secondaires » (136). Sa critique conservatrice ne constituerait plus le premier pas vers une quelconque « révolution de droite », mais plutôt vers une acceptation de l'auto-aliénation moderne vécue comme « destin ». Contre cette conception, H. Lübbe plaide à la fin de l'article pour une vision plus différenciée du progrès social et technique (138).

Mais le contraste le plus spectaculaire avec *Kritik und Krise* se trouve dans le compte rendu de 1961, où H. Lübbe s'attaque au conservatisme « traditionnel » de J. O. Zöller. La recension est en effet un véritable plaidoyer pour le libéralisme et la démocratie, qu'on ne retrouve jamais sous cette forme chez le jeune Koselleck. La question de départ est la suivante : comment être « patriote » en Allemagne « aujourd'hui », après le nazisme ? Quels éléments de la tradition nationale doit-on garder, quels éléments rejeter ? (Lübbe, 1961, 347) Et H. Lübbe de soulever une première difficulté : la démocratie, auquel l'auteur dit son attachement et qu'il considère comme un cadeau des puissances victorieuses, n'a pas de base solide dans la République Fédérale (347-348). Le philosophe insiste donc sur le fait que la démocratisation de la vie politique allemande ne se fera que par le biais d'un apprentissage sur le long terme, qui passe certes par les programmes de « ré-éducation » mis en place par les Alliés, mais aussi par l'éducation civique dans les écoles et les

54 Voir sur ce point Dunkhase, 2015, 39-40.

55 Dans *Theorie des gegenwärtigen Zeitalters*, l'auteur reconstruit quatre tendances massives favorisant le développement des « systèmes secondaires » (les « systèmes primaires » renvoient aux sociétés européennes pré-industrielles) : la toujours plus grande « faisabilité des choses » (*Machbarkeit der Sachen*), le perfectionnement de l'« organisation du travail » (*Organisierbarkeit der Arbeit*), celui du processus de civilisation (*Zivilisierbarkeit des Menschen*) et la croyance dans le caractère « accomplissable » de l'Histoire (*Vollendbarkeit der Geschichte*) (Freyer, 1955).

56 Sur le parcours politique de H. Freyer, voir Muller 1987.

études politiques à l'université (348). Il souligne également que cette éducation politique doit mettre en avant le lien historique étroit entre démocratie, libéralisme et *Aufklärung*, ce qui semble d'autant plus important qu'une partie de l'intelligentsia conservatrice allemande a selon lui tendance à l'« oublier », faisant comme si les « racines » intellectuelles de « tous les maux » du présent venaient des Lumières (Ibid.). « Ceux à qui je pense », écrit-il, « ne veulent par là aucunement attaquer notre État démocratique. Ils veulent au contraire le défendre et pensent que pour cela rien n'est plus nécessaire que de combattre les 'hérésies' (*Irrlehren*) des Lumières, au sein desquelles ont pourtant été fondées sur le plan théorique les démocraties européennes. Il me semble que le fait de diffamer les Lumières ne peut que peser sur notre démocratie [...] et l'affaiblir » (Ibid.). La suite de l'article est un développement de cette position. H. Lübbe y fait l'éloge du libéralisme et de la tolérance religieuse face à l'orthodoxie chrétienne défendue par J. O. Zöllner, dont il critique les accents autoritaires. Il s'inquiète ainsi de son mépris visible pour les « intellectuels non-conformistes »⁵⁷ et rappelle dans sa conclusion un fait évident, qui sonne rétrospectivement comme une critique de *Kritik und Krise* :

« Zöllner se considère comme un adversaire conséquent du totalitarisme politique. Sa mise à l'index des Lumières politiques, dont est issue la démocratie européenne, le pousse lui-même vers une façon de penser totalitaire. Celle-ci l'empêche de comprendre que le national-socialisme n'est en aucun cas un enfant des Lumières, mais qu'il a au contraire [...] tout autant mis à l'index les Lumières et ses intellectuels que Zöllner lui-même. » (352)

H. Lübbe ne veut pas accuser l'auteur de nazisme, nous dit-il, mais souhaite simplement insister sur l'absurdité de son message, qui consiste à vouloir défendre la « liberté » contre le « libéralisme » et les « Lumières » (ibid.).

Conclusion

A la lecture de ce dernier texte, qu'on peut considérer comme une sorte d'« idéal-type » d'une position libérale-conservatrice dans l'Allemagne des années 1950, on mesure la distance qui séparait le R. Koselleck de *Kritik und Krise* d'une véritable réconciliation avec les Lumières et la démocratie libérale. Le chemin vers l'anti-totalitarisme et le libéralisme, l'historien l'accomplira progressivement, dans les années 1960-1970, période où ses prises de position politiques rejoindront largement celles de H. Lübbe. Leur point de départ, cependant, était différent : H. Lübbe, qui était membre de la SPD, fut dans les années 1950 un authentique *Cold War liberal* ou « libéral-conservateur », avant d'opérer un virage qualifié généralement de « néoconservateur »⁵⁸ à la suite des révoltes étudiantes ; R. Koselleck est quant à lui parti d'une position proche de (sans être identique à) celle des anciens et nouveaux révolutionnaires conservateurs, avant d'effectuer une « déradicalisation » politique progressive dans les années 1960-70.

Finalement, la trajectoire de ce dernier s'inscrit très bien dans celle de nombreux historiens conservateurs allemands, qui passèrent progressivement de l'anti-modernisme à l'anti-totalitarisme, trajectoire dont l'ambiguïté a bien été décrite par J. Solchany (Solchany, 1998, 297-298). Si le parcours de R. Koselleck, qui n'a sur ce point rien d'exceptionnel, est difficilement identifiable en tant que tel, c'est que l'historien semble avoir – consciemment ou inconsciemment – en partie réinterprété rétrospectivement son propre itinéraire politique en se décrivant comme un « libéral », et ce dès les années 1950⁵⁹ : une réévaluation d'autant plus intéressante quand elle vient d'un théoricien si affûté de la « réécriture » de l'histoire (Koselleck, 1988a).

57 O. J. Zöllner vise notamment le journaliste de la gauche libérale Erich Kuby (1910-2005) et les frères Mann (Lübbe, 1961, 352).

58 Ce tournant idéologique « néoconservateur » est souvent mis en relation avec la création, en 1970, du *Bund Freiheit der Wissenschaft*, association d'intellectuels dont H. Lübbe fait partie et qui se mobilisent contre la « politisation » des sciences humaines et sociales enclenchée lors des révoltes étudiantes. Voir aussi sur ce point : Hacke, 2006.

59 Voir, entre autres Dutt / Koselleck, 2013, 30.

Bibliographie

- Barion, H., Böckenförde, E.-W., Forsthoff, E., Weber, W.** (dir.), 1968, *Epirrhosis, Festgabe für Carl Schmitt*, Berlin, Duncker und Humblot.
- Berg, M., Blaschke, O., Sabrow, M., Thiel, J., Krijn, T.**, 2018, *Die versammelte Zunft. Historikerverband und Historikertage in Deutschland 1893-2000*, 2 tomes, Göttingen, Wallstein.
- Berlin, I.**, 1973, « The Counter-Enlightenment », dans Berlin, I., *Against The Current: Essays in History of Ideas*, New York, Viking Press, 1980, p. 1-24.
- Bödecker, H.-E.**, 2013, « Aufklärung über Aufklärung? Reinhart Kosellecks Interpretation der Aufklärung », dans Dutt, C., Laube, R., (Hg.), *Zwischen Sprache und Geschichte. Zum Werk Reinhart Kosellecks*, Göttingen, Wallstein Verlag, p. 128-174.
- Breuer, S.**, 1993, *Anatomie der konservativen Revolution*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Brzezinski, Z. K., Friedrich, C. J.**, 1956, *Totalitarian Dictatorship and Autocracy*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- Cornelissen, C.**, 2001, *Gerhard Ritter. Geschichtswissenschaft und Politik im 20. Jahrhundert*, Düsseldorf, Droste Verlag.
- Dunkhase, J. E.**, 2015, *Absurde Geschichte. Reinhart Kosellecks historischer Existentialismus*, Marbach, Deutsche Schillergesellschaft.
- Dutt, C., Koselleck, R.**, 2013, *Erfahrene Geschichte. Zwei Gespräche*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter.
- Dworok, G.**, 2015, *"Historikerstreit" und Nationswerdung. Ursprünge und Deutung eines bundesrepublikanischen Konflikts*, Köln, Böhlau.
- Esch, C., Koselleck, R.**, 2005, « 'Ich war weder Opfer noch befreit' », *Berliner Zeitung*, 07.05.2005, URL : <https://www.berliner-zeitung.de/der-historiker-reinhart-koselleck-ueber-die-erinnerung-an-den-krieg--sein-ende-und-seine-toten-ich-war-weder-opfer-noch-befreit-15698320>.
- Freyer, H.**, 1955, *Théorie du monde moderne. Théorie du temps présent*, trad. de l'all. par L. Piau, Paris, Payot, 1965.
- Godefroy, B.**, 2016, « Von der Krise zur Versicherheitlichung: Reinhart Kosellecks Krisentheorie in 'unsicheren Zeiten' », dans Korte, K.-R. (dir.), *Politik in unsicheren Zeiten: Kriege, Krisen und neue Antagonismen*, Baden-Baden, Nomos, p. 62-81.
- Habermas, J.**, 1960, « Verrufener Fortschritt – Verkanntes Jahrhundert. Zur Kritik an der Geschichtsphilosophie », *Merkur*, Vol. 147, n°14, p. 468-477.
- Hacke, J.**, 2006, *Philosophie der Bürgerlichkeit. Die liberalkonservative Begründung der Bundesrepublik*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht.
- Huhnholz, S.**, 2019, *Von Carl Schmitt zu Hannah Arendt? Heidelberger Entstehungsspuren und bundesrepublikanische Liberalisierungsschichten von Reinhart Kosellecks Kritik und Krise*, Berlin, Duncker und Humblot.
- Israel, J.**, 2001, *Radical Enlightenment : Philosophy and the making of modernity 1650-1750*, Oxford, Oxford University Press.
- Jung, T.**, 2012, « Gegenaufklärung. Ein Begriff zwischen Aufklärung und Gegenwart », dans Wetzels, D. J. (dir.), *Perspektiven der Aufklärung. Zwischen Mythos und Realität*, München, Brill, p. 87-100.
- Jünger, E.**, 1953, « Der Gordische Knoten », dans Jünger, E., *Sämtliche Werke*, Tome 7, Stuttgart, Klett-Cotta, 1980, p. 375-479.
- Kervégan, J.-C.**, 2011, *Que faire de Carl Schmitt?*, Paris, Gallimard.
- Kersting, F.-W.**, 2002, « Helmut Schelskys ‚Skeptische Generation‘ von 1957. Zur Publikations- und Wirkungsgeschichte eines Standardwerkes », *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, Vol. 50, n°3, p. 465-495
- Kersting, W.**, 1992, *Thomas Hobbes zur Einführung*, Hamburg, Junius.
- Kesting, H.**, 1954, « Utopie und Eschatologie : Zukunftserwartungen in der Geschichtsphilosophie des 19. Jahrhunderts », *Archiv für Rechts- und Sozialphilosophie*, Vol. 41, p. 202-230.
- Kesting, H.**, 1959, *Geschichtsphilosophie und Weltbürgerkrieg. Deutungen der Geschichte von der Französischen Revolution bis zum Ost-West-Konflikt*, Heidelberg, Carl-Winter Universitätsverlag.
- Koselleck, R.**, 1955, « Rez. Herbert Butterfield, *Christianity, Diplomacy and War* (1953) », *Archiv für Rechts- und Sozialphilosophie*, Vol. 41, p. 591-595.
- Koselleck, R.**, 19&57, « Zwei Denker der puritanischen Revolution », *Neue Politische Literatur*, Vol. 2, p. 288-293.

- Koselleck, R.**, 1963, « Der Ursprung der Moderne », *Neue politische Literatur*, Vol. 8, p. 863-866.
- Koselleck, R.**, 1967, « Historia magistra Vitae. De la dissolution du topos dans l'histoire moderne de mouvement », dans Koselleck, R., *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques* (1979), trad. de l'all. par J. et M.-C. Hoock, Paris, EHESS, 2016, p. 59-86.
- Koselleck, R.**, 1969, « Critères historiques du concept de 'révolution' des Temps modernes » (1969), dans Koselleck, R., *Le futur passé*, op. cit., p. 87-105.
- Koselleck, R.**, 1973, *Kritik und Krise. Eine Studie zur Pathogenese der bürgerlichen Welt*, Frankfurt/M., Suhrkamp.
- Koselleck, R.**, 1977, « Du caractère disponible de l'histoire », dans Koselleck, R., *Futur passé*, op. cit., p. 275-290.
- Koselleck, R.**, 1988, *Critique and Crisis. Enlightenment and the Pathogenesis of Modern Society*, Cambridge (Mass.), The MIT Press.
- Koselleck, R.**, 1988a, « Mutation de l'expérience et changement de méthode. Esquisse historico-anthropologique », dans Koselleck, R., *L'expérience de l'histoire*, édité par M. Werner, trad. de l'all. par A. Escudier, D. Meur, M.-C. Hook et J. Hook, Paris, Gallimard/Seuil, 1997, p. 263-325.
- Koselleck, R.**, 1995, « Glühende Lava, zur Erinnerung geronnen. Vielerlei Abschied vom Krieg: Erfahrungen, die nicht austauschbar sind », *FAZ*, 06.05.1995, p. B4.
- Koselleck, R.**, 2003, « Formen der Bürgerlichkeit. Reinhart Koselleck im Gespräch mit Manfred Hettling und Bernd Ulrich », *Mittelweg*, Vol. 36, n°2, p. 62-82.
- Koselleck, R.**, 2005, « Über den Stellenwert der Aufklärung in der deutschen Geschichte », dans Koselleck, R., *Vom Sinn und Unsinn der Geschichte. Aufsätze und Vorträge aus vier Jahrzehnten*, édité par C. Dutt, Frankfurt/M., Suhrkamp, 2010, p. 117-130.
- Koselleck, R., Schmitt, C.**, 2019, *Reinhart Koselleck – Carl Schmitt. Der Briefwechsel (1953-1983) und weitere Materialien*, édité par J. E. Dunkhase, Frankfurt/M., Suhrkamp.
- Kratz, P.**, 1991, « Siemens zum Beispiel...: Kapitalinteressen an der ‚Neuen Rechten‘ », dans Hethey, R., Kratz, P. (dir.), *In bester Gesellschaft. Antifa-Recherche zwischen Konservatismus und Neo-Faschismus*, Göttingen, Die Werkstatt, p. 33-82.
- Krockow, C. G. von**, 1965, « Staatsideologie oder demokratisches Bewusstsein. Die deutsche Alternative », *Politische Vierteljahresschrift*, Vol. 6, n°2, p. 118-131.
- Kuhn, H.**, 1961, « Rez. Reinhart Koselleck, *Kritik und Krise* », *Historische Zeitschrift*, Vol. 192, p. 666-668.
- Lilti, A.**, 2009, « Comment écrit-on l'histoire intellectuelle des Lumières ? Spinozisme, radicalisme et philosophie », *Annales HSS*, Vol. 64, n°1, p. 171-206.
- Lübbe, H.**, 1959, « Die resignierte konservative Revolution », *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*, Vol. 115, n°1, p. 131-138.
- Lübbe, H.**, 1961, « Verteidigung der Freiheit als Kampf gegen den Liberalismus », *Zeitschrift für Politik*, Vol. 8, n°4, p. 347-352.
- Mehring, R.**, 2011, « Begriffsgeschichte mit Carl Schmitt », dans Joas, H., Vogt, P. (dir.), *Begriffene Geschichte. Beiträge zum Werk Reinhart Koselleck*, Frankfurt/M., Suhrkamp, p. 238-268.
- Merlio, G.**, 2003, « Y a-t-il eu une 'Révolution conservatrice' sous la République de Weimar ? », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, Vol. 17, n°1, p. 123-141.
- Missfelder, J.-F.**, 2006, « Die Gegenkraft und ihre Geschichte : Carl Schmitt, Reinhart Koselleck und der Bürgerkrieg », *Zeitschrift für Religions- und Geistesgeschichte*, Vol. 58, n° 4, 2006, p. 310-336
- Missfelder, J.-F.**, 2013, « Weltbürgertum und Wiederholungsstrukturen. Zum Zusammenhang von Utopiekritik und Historik bei Reinhart Koselleck », dans Dutt, C., Laube, R. (dir.), *Zwischen Sprache und Geschichte. Zum Werk Reinhart Kosellecks*, Göttingen, Wallstein Verlag, p. 268-286.
- Mohler, A.**, 1950, *Die Konservative Revolution in Deutschland 1918–1932. Grundriß ihrer Weltanschauungen*, Stuttgart, Vorwerk.
- Mohler, A.**, 1963, *Die Fünfte Republik. Was steht hinter De Gaulle ?*, München, Piper.
- Monod, J.-C.**, 2006, *Penser l'ennemi, affronter l'exception. Réflexions critiques sur l'actualité de Carl Schmitt*, Paris, La Découverte.
- Moses, D.**, 2007, *German Intellectuals and the Nazi Past*. Cambridge (Mass.), Cambridge University Press.
- Muller, J. Z.**, 1987, *The Other God that Failed. Hans Freyer and the Deradicalization of German Conservatism*, Princeton (NJ.), Princeton University Press.
- Müller, J.-W.**, 2007, *Carl Schmitt. Un esprit dangereux* (2003), trad. de l'anglais par Sylvie Taussig, Paris, Armand-Collin.

- Münkler**, H., 2014, *Thomas Hobbes zur Einführung*, Frankfurt/M., Campus.
- Nolte**, E., 1987, *Der europäische Bürgerkrieg 1917-1945: Nationalsozialismus und Bolschewismus*, Berlin/Frankfurt am M., Propyläen/Ullstein.
- Oexle**, O. G., **Schulze**, W., (dir.), 1999, *Deutsche Historiker im Nationalsozialismus*, Frankfurt/M., Fischer Verlag.
- Olsen**, N., 2009, *Beyond utopianism and relativism: History in the plural in the work of Reinhart Koselleck*, Thèse de doctorat, Florence, European University Institute.
- Olsen**, N., 2012, *History in the Plural. An Introduction to the Work of Reinhart Koselleck*, New York/Oxford, Berghahn Books.
- Pankakoski**, T., 2010, « Conflict, Context, Concreteness : Koselleck and Schmitt on Concepts », *Political Theory*, Vol. 38, n°6, p. 749-779.
- Pankakoski**, T., 2018, « The language of Postwar Intellectual Schmittianism », *The European Legacy*, Vol. 23, n°6, p. 607-627.
- Pinhas**, B., 2018, *Au-delà du Sonderweg. L'historiographie de la République fédérale d'Allemagne entre l'historisme et les sciences sociales (1949-1989)*, Thèse de doctorat, Université Paris-Sorbonne.
- Remy**, S. P., 2003, *The Heidelberg Myth. The Nazification and Denazification of a German University*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- Ritter**, R., 1948, *Das deutsche Problem. Grundfragen deutschen Staatslebens gestern und heute*, München, R. Oldenbourg, 1962.
- Schilling**, K., 1960, « Rez. Reinhart Koselleck, *Kritik und Krise* », *Archiv für Rechts- und Sozialphilosophie*, Vol. 46, p. 147-153.
- Schmitt**, C., 1938, *Le Léviathan dans la doctrine de l'État de Thomas Hobbes. Sens et échec d'un symbole politique*, trad. de l'all. par D. Trierweiler, Paris, Seuil, 2002.
- Schmitt**, C., 1943, « Changement de structure du droit international » (1943), dans Schmitt, C., *La guerre civile mondiale. Essais 1943-1978*, trad. de l'all. et de l'esp. par C. Jouin, Paris, Ere, 2007, p. 29-50.
- Schmitt**, C., 1950, *Le Nomos de la terre dans le droit des gens du Jus Publicum Europaeum*, trad. de l'all. par L. Deroche-Gurcel, Paris, PUF, 2001.
- Schmitt**, C., 1950a, « Trois possibilités d'une image chrétienne de l'histoire », *Les Etudes Philosophiques*, trad. de l'all. par A. Dorémus, n°3, 2000, p. 410-421.
- Schmitt**, C., 1950b, *Donoso Cortés interprété dans le contexte européen global. Quatre essais (1950)*, trad. de l'all. par A. Dorémus et O. Mannoni, Paris, Cerf, 2011.
- Schmitt**, C., 1959, « Rez. Reinhart Koselleck, *Kritik und Krise* », *Das historisch-politische Buch*, Vol. VII, 1959, p. 301-302.
- Schöttler**, P. (dir.), 1997, *Geschichtsschreibung als Legitimationswissenschaft. 1918-1945*, Frankfurt/M., Suhrkamp.
- Schwartz**, M., 1993, « Leviathan oder Lucifer: Reinhart Kosellecks ‚Kritik und Krise‘ revisited », *Zeitschrift für Religions- und Geistesgeschichte*, Vol. 45, n°1, p. 33-57.
- Solchany**, J., 1998, *Comprendre le nazisme dans l'Allemagne des années zéro*, Paris, PUF.
- Sombart**, N., 2000, *Rendez-vous mit dem Weltgeist. Heidelberger Reminiscenzen*, Frankfurt, Fischer.
- Steber**, M., 2007, « Herbert Butterfield, der Nationalsozialismus und die deutsche Geschichtswissenschaft », *Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte*, Vol. 55, n°2, p. 269-307.
- Sternhell**, Z., 2010, *Les anti-Lumières. Une tradition du XVIIIème siècle à la guerre froide*, Paris, Gallimard.
- Tommissen**, P., 2001, « Raymond Aron face à Carl Schmitt », dans Tommissen, P., *Schmittiana*, tome VII, Berlin, Duncker & Humblot, p. 111-129.
- Van Laak**, D., 1993, *Gespräche in der Sicherheit des Schweigens. Carl Schmitt in der politischen Geistesgeschichte der frühen Bundesrepublik*, Berlin, Akademie-Verlag.
- Weiß**, Volker, 2017, *Die autoritäre Revolte. Die Neue Rechte und der Untergang des Abendlands*, Hamburg, Klett-Cotta.